

medecine

## Processus d'évolution médicale au maghreb

Abdelaziz Benabdellah

Le parallélisme entre les enseignements de l'Islam en tant que religion et la médecine en tant que science se justifie par l'intérêt particulier que porte l'Islam à cette branche de la connaissance humaine. Les applications pratiques, thérapeutiques ou diagnostiques, constituent, certes, un des sujets de préoccupation de l'Islam, sur le plan civilisationnel, notamment social. L'exercice de la médecine demeure une obligation collective, tant qu'un nombre suffisant de généralistes et de spécialistes n'émerge pas au sein de toute communauté islamique régionale. Les théologiens, juristes, consultants, traditionnistes et exégètes du Coran n'en sont guère exemptés. Malgré ses spécificités, il est considéré, par la Chari'a (loi organique de l'Islam) comme un des facteurs socio-économiques les plus afférents au processus vital de la société dont il supervise la structuration matérielle qui conditionne le salut de l'esprit. Le fameux dicton islamique, en l'occurrence, ne précise-t-il pas que la sauvegarde corporelle ou temporelle prime tout souci cultuel qui n'en est que le corollaire. L'Islam a toujours mis en exergue ce double aspect concrétisé dans la médecine psychosomatique, la psychanalyse et la psychothérapie ; le traitement des névroses et des psychoses s'étant avéré comme l'un des domaines primordiaux dans la «diagnostologie» moderne. Les principes islamiques sur l'hygiène, la nutrition, la médecine préventive, la pathologie suscitée par la toxicomanie ou l'alcoolisme et autres facteurs dirimants ou déprimants sont d'autant plus adéquats qu'ils s'intègrent dans le cadre de la légalité communautaire. L'apport de l'Islam dans l'affermissement des expériences scientifiques s'est caractérisé à la fois par des recherches de laboratoires et des essais d'application cliniques. AL-Razi (Abou Bakr

Mohamed Ibn Zakaria ou Rhazès) (mort en 923 ap.J.) est le père de la médecine Arabe: Ses deux encyclopédies médicales furent en Europe la base de l'enseignement dans les Facultés de médecine. Il a élaboré près de 200 ouvrages, tous traduits en latin, notamment sur la pédiatrie, les tests cliniques et la méthodologie chirurgicale. Il fut le premier à décrire la variole et à inventer le séton, exutoire qui demeura longtemps efficace.

Ibn Sînâ Abou Ali Al-Husayn ou Avicenne (mort en 1037 ap.J.), auteur du Canon de la médecine, enseigné en Occident jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup>.s., du Poème de la médecine, nous laissa une description remarquable de la méningite aiguë, des fièvres éruptives, de la pleurésie et de l'apopléxie. Par ses expériences cliniques, il prépara le terrain aux grandes découvertes de la Renaissance.

Dès le III<sup>e</sup> si cle de l'Hégire, la bibliographie arabe s'enrichit d'oeuvres célèbres dont quelques-uns dénotaient déjà un sens de spécialisation digne des Temps Modernes. Il existe, actuellement, dans la bibliothèque theimourienne (en Egypte), pour ne citer que les ouvrages illustrés, une collection comprenant, entre autres, un aide-mémoire pour les oculistes avec de nombreuses images colorées, représentant l'oeil humain et ses divers organes ; un autre également illustré, intitulé «Les maladies des yeux et leur traitement» fut traduit en allemand par un grand oculiste contemporain. Un livre d'Abou-Kaasis illustré de schémas représentant les instruments de chirurgie, fut la base des études chirurgicales dans tout le Moyen Age. L'ouvrage d'Ibn Ouafid sur «Les médicaments simples» a été traduit une quarantaine de fois en latin.



Une décision de l'Université(1) de Louvain en Belgique, datée de 1617 rend hommage aux œuvres des deux savants musulmans Rhazés et Avicenne considérées alors comme bases de l'enseignement médical, pendant six siècles (2). Déjà en l'an 319 h/ 931 ap.J., le Calife Abbasside Al-Moktadir organisa, pour la première fois à Bagdad, des examens à l'échelle supérieure où le nombre des diplômés atteignit alors 860 médecins (3). Dès l'année 295 H/ 907 ap.J., «L'art de pratiquer la médecine» fut réglementé, en vue de protéger la société du danger des praticiens charlatans et des droguistes ambulants. En 221 h. / 835 ap.J., un concours universitaire mit en compétition des étudiants en pharmacologie. Le secret professionnel était légalement institué, recueilli et contrôlé par le Mouhtasib, prévôt affecté à la supervision des corporations artisanales et professionnelles (4). Les médecins s'engageaient, par serment, à « n'ordonner ni médicaments amers, ni poisons, ni révéler aux femmes enceintes les moyens d'avortement, aux hommes les drogues stérilisantes ». Chacun est astringé à disposer de tous les instruments connus à l'époque. A l'abri de la faim et de l'arbitraire, la société musulmane ne l'était pas moins de la maladie. Un réseau d'hôpitaux et d'institutions scolaires et universitaires dispensaient le bien-être physique et moral. Le premier hôpital de l'Islam était fondé à Damas en l'an 86H./ 705 ap.J. par le Calife Omeyyade el-Walid... En Egypte, l'établissement d'un premier maristân remonte à l'époque Abbasside ; ce furent de véritables centres hospitaliers, dotés d'un personnel qualifié, de médecins célèbres, de laboratoires constamment à jour, comme en font foi les études médicales et les expériences cliniques dont la bibliographie arabe nous conserve encore les chefs-d'œuvre. Ce processus de transcendance scientifique se repercute sur l'Entité Maghrébine qui n'est que le prolongement de la grande Entité Arabo-Islamique, de par le Monde. A l'époque où l'Andalousie dépendait de Marakech, capitale du Maroc, un ensemble de médecins de toutes spécialités ont été attirés par la Cour Almoravide et Almohade. La plupart de ces Sages à la fois philosophes, médecins et pharmacologues avaient opté pour passer le reste de leur vie, dans l'entourage des Califes berbères qui ont cristallisé, pour la première fois dans l'histoire de l'Afrique du Nord, le Maghreb Arabe, unifié sous le même sceptre. Ils avaient une double mission clinique et enseignante et procédaient à des recherches thérapeutiques, pharmaceutiques dans les hôpitaux, tout en donnant des cours étayés par des travaux pratiques. Aupa-

ravant, le rôle des médecins maghrébins fut très limité, alors qu'une œuvre médicinale remarquable rayonnait au Proche-Orient (surtout en Syrie, Irak et en Egypte). Les Rois Omeyyades d'Andalousie excellaient aussi dans ce domaine où d'heureuses initiatives enrichissaient les laboratoires et les centres hospitaliers. Mais, à partir du XI<sup>e</sup> siècle ap. J., âge d'or de l'Espagne musulmane, une histoire commune commença à se forger pour synthétiser le double apport des côtes Nord et Sud du Détroit de Gibraltar - que d'aucun appellent «Occident Musulman».

Depuis le XI<sup>e</sup> siècle, le Maghreb a connu toute une lignée de médecins dont quelques-uns avaient une réputation universelle, Ibn Tofeïl et Ibn Roshd devaient jouer, successivement, le rôle de médecins officiels de la Cour Almohade. Averroès (5) fut le premier, bien avant William Harvey, à analyser, dans ses «Kolliât» le mécanisme de la grande circulation du sang chez l'homme. La famille des Beni Zohr (6) comptait plusieurs praticiens, tant parmi les femmes que parmi les hommes ; l'un d'entre eux, Abou Marouane, devait révéler, huit siècles avant Pasteur, l'existence de parasites, précisément ceux de la gale. A Fès, les Beni Aflatonne (les fils de Platon) s'imposaient par leur vaste érudition médicale. Les Dadsî (8) du Sud excellaient en tant qu'oculistes. L'heureuse influence andalouse se faisait alors profondément sentir. Abou Kasis fut le célèbre chirurgien de tout le Moyen âge. C'est à lui que la chirurgie médiévale doit plusieurs de ses découvertes : il parvint à suturer les artères, à traiter avec succès certaines formes de paralysie. Pour la première fois, il fit usage de fils de soie dans les opérations chirurgicales.

Un ordre des médecins était régulièrement constitué, ayant à sa tête un président (comme Abou Jaâfer Dahbi).

Les médecins du Maghreb ont, de tout temps, essayé d'enregistrer les résultats de leurs propres expériences, dans des ouvrages demeurés célèbres. Quelques spécimens sont toujours conservés dans les bibliothèques privées au Maroc et ailleurs. On trouve à la Karaouyine une copie du fameux traité d'Ibn Khatib sur les maladies et leur traitement. (9) Une école de médecine existait à Fès au IV<sup>e</sup> siècle, d'après El Kanouni qui cite un orientaliste, auteur d'une brochure sur l'art dentaire au Maroc.

Pour concrétiser cette symbiose, je citerai les spécimens typiques d'une lignée de médecins



dans la famille des Beni Zohr.

Abou Al-Alâa Zohr Ben Zohr est-il le premier médecin andalous qui immigra au Maroc, après l'emprise almoravide sur le Sud de l'Espagne. Il quitta alors la Cour du Prince de Séville Al-Mo'Tamid, pour devenir le médecin particulier de Youssef Ben Tachfine, le grand héros de Zéllaka. Une autre version (10) attribue l'installation d'Ibn Zohr à Marrakech à l'appel qui lui fut lancé par Al-Mo'Tamid lui-même, emprisonné alors à Aghmât, tout près de la capitale. Ce fut Abou Marouâne, Abdel Malik Ben Abi Bakr, père d'Abou Al-Alâa qui s'installa le premier, dans la cité andalouse (11). Savant oriental, il présidait à la destinée de l'art médical, dans les services hospitaliers de Baghdad, du Caire et de la ville Kayraouane en Ifrikia (Tunisie) ; il était déjà connu par certaines options cliniques anormales qu'il avançait dans l'exercice de sa fonction (12) ; mais son fils Abou Al-Alâa trouva dans l'ambiance paisible et généreuse du Palais de Marrakech, un terrain propice pour l'épanouissement de son génie créateur, cristallisé surtout par son sens aigu d'observation. Ses travaux ont été réunis dans son ouvrage (et -Tadkhirah), ou recueil (13) d'observations et constatations cliniques enregistrées pour le futur médecin de la Cour, son propre fils Ibn Zohr. Ce compendium très précieux constitue une étude sérieuse et bien documentée sur les maladies de l'époque à Marrakech et les remèdes adéquats préconisés dont le degré d'efficacité a pu être strictement contrôlé, dans des cas précis. Après la mort d'Abou Al-Alâa, le Monarque almoravide Ali, fils de Youssef Ibn Tachfine ordonna l'élaboration d'un autre recueil, à partir des cas expérimentés par Abou-Al-Alâa. Ce compendium complémentaire mis au point, dès l'an 526 de l'Hégire (1131 ap. J.), figure en manuscrit à l'Escurial (No 844). Un texte en hébreu fut traduit par J. De C. (manuscrit conservé à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris). D'autres traductions virent le jour dès 1280 ap. J., avec une dizaine d'éditions entre 1490 et 1554 ap. J. (14). Un traité d'Abou Al-Alâa sur les maladies des reins a été rédigé également à l'intention du Khalife Ali Ben Youssef. Il n'en existe que sa traduction latine (éditée en 1497 ap. J.). Un autre manuscrit sur les (Particularités) conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris est une des références d'Ibn Al-Beitar, dans son Epître sur les «Propriétés des viandes». Notre éminent praticien a élaboré d'autres traités sur diverses spécialités aussi bien médicales que son «Compendium sur les secrets de la Médecine» (15) que pharmaco-

logiques telle sa thèse sur la «composition des médicaments». La Lignée géniale des Beni Zohr comporte d'autres grands esprits non moindres, tels Abou Merouâne Abdel Malik Ben Zohr, fils d'Abou Al-Alâa. D'aucuns voient en lui un spécialiste plus qualifié qu'Avicenne et seulement égalé par Razès. Il est l'auteur du fameux Traité sur «l'Iktisâd» (Economie), dédié au Prince Ibrahim Ben Youssef (Frère du Khalife Ali). C'est une sorte de Recueil ou Code qui compile les élaborations des médecins antérieurs (comme le définit l'auteur lui-même) et qui est destiné à des collègues et non au public (16), traitant notamment de la «Contagion». Il donne aussi un aperçu sur «les médecins de son temps», qui prenaient plus ou moins soin de leurs malades et qui, consultés par leurs patients, s'empressaient de leur ordonner un médicament, sans examen sérieux du cas qui se présentait dans toutes ses spécificités. Il cite, entre autres dans son Traité, une anecdote où il fut invité, un jour, au chevet d'un prince Almoravide ; il eut alors l'occasion de rencontrer un groupe de médecins de tout âge, qu'il ne put jamais contacter auparavant. Il fut, à prime abord, influencé par leurs expériences ; mais, quand le Prince dépeignit le mal dont il souffrait, des diagnostics fusaient de toutes parts. Seul un médecin, parmi eux, vit - selon Ibn Zohr - plus clair que ses collègues, sans, pourtant, pouvoir déceler la véritable cause du mal. L'éminent Ibn Zohr contrecarrait souvent ses collègues, en préconisant une thérapeutique qui défrayait certaines qualifications classiques (17). Dans certaines de ces initiatives, Ibn Zohr s'inspirait des expériences de son illustre père, en recommandant la pastèque, par exemple, pour les maladies du foie, il tâtait le pouls et analysait l'urine dans ses diagnostics. «l'Iktisad» est devenu ainsi le manuel classique qu'il enseigna lui-même en 535 H/1140 ap. J., à son collègue le poète sévillan Abou Al-Hakam Ibn Ghalandou, dans la prison de Marrakech où il demeura une dizaine d'années. Il mourut en l'an 581 H/1185 ap. J., une année après sa deuxième invitation à Marrakech par le Khalife Almohade Al-Mansour, le grand victorieux d'Al-Arak. Il eut aussi l'occasion de prêter ses précieux services au Calife Abdel Moumen lui-même qui lui ordonna d'élaborer son Traité intitulé «At-Tiriak es-Sab'ini» (la soixante dizaine antidote) (18) et (son livre sur les Alimentations) (19). Quant à l'ouvrage intitulé «et-Taïssir» (Facilitation) qu'il prépara, à la demande d'Averroès, comme annexe à ses (Colliget) ; il n'était guère, malgré son nom à la portée des non-initiés ; c'est pourquoi, Ibn Zohr s'est vu contraint d'y réannexer son



«El-Jâmi'» (compendium). On s'est demandé, néanmoins, si l'élaboration de ce Traité n'a pas été aussi suggérée par le Calife Abdel Moumen ; il ressort, toutefois, de l'analyse du texte latin des Colliget faite par Leclerc qu'Averroès a fait maints emprunts sur cet ouvrage ; geste qui semble tout naturel compte tenu de la préférence (20) qu'Ibn Roshd donnait à son collègue Ibn Zohr, sur les autres médecins contemporains ; d'ailleurs, ce «Noble» Traité est devenu à l'époque le livre de Chevet de tout le monde (21). Ce choix judicieux revient peut-être à la méthode nouvelle initiée par Ibn Zohr, pour bien asseoir les principes essentiels de ce qu'on appelait « la sagesse analogique » et qui consistait à marquer toute investigation d'une empreinte rationnelle, permettant l'aboutissement sûr à de meilleurs résultats. Ibn Zohr était en effet, à la fois le théoricien et le praticien qui tenait à étayer ses travaux par des expériences effectuées sur le terrain, avec le souci de soumettre tout le matériau d'appréciation à un examen scientifique dûment soutenu. C'est pourquoi il tenait également à préparer lui-même les médicaments qu'il aurait ordonnés, faisant de la médecine et de la pharmacologie une équation harmonieuse ; sans pour cela, alourdir sa besogne par les menus travaux manuels dont il chargeait ses collaborateurs tel la cautérisation et «l'ouverture des veines» ; il se réservait le droit exclusif de définir le régime auquel le patient sera soumis ainsi que le dosage des médicaments ordonnés. Grâce à cette méthodologie, les options personnelles du médecin spécialisé jouaient un rôle capital qui permettait, parfois, la découverte de maux nouveaux ou de cas spécifiques, comme dans la pulmonothérapie ; il put procéder à une opération sur la bronchite. Mais, c'est surtout dans les maux afférant au système digestif qu'il a à consacrer le plus de temps, en faisant usage d'un matériel inconnu auparavant, tel l'emploi d'un «tube concave en étain pour nourrir «les malades empêchés d'avaler» ainsi que l'ingurgitation de «vaccins nutritifs» (serum) ; il découvrit aussi «le microbe de la gale». Il s'est penché ainsi sur les méthodes anciennes trop compliquées pour les simplifier, en avançant toute fois une thèse nouvelle qui voit dans la nature, en tant que force régularisant le système interne de l'homme - les secrets de toute thérapeutique» (22). Il s'agit, pour le praticien, de s'oublier entièrement en incarnant son malade, en analysant avec soin et patience son processus psychosomatique, tout en puisant dans ses propres réminiscences, expériences et dans son «discursif clinique», Ibn Zohr était un génie sans

pair dont l'ouvrage (At-Taysir) devint le Codex des médecins de Moyen-Age (23) et le catalyseur d'une triple branche : la pharmacologie, la chirurgie et la médecine générale. Le petit-fils Abou Bekr Ben Abi Merouân était un médecin-poète très pieux qui mourut en 596 H/1199 ap. J., après avoir servi les deux dynasties régnantes almoravide et almohade (jusqu'au Calife en-Nacir, fils d'Al-Mou'tamid. Il élaborait pour Yacoub le Victorieux son Traité «Et-Ti-ryâk el Khemsini» (la cinquantaine antidote). Sa sœur et sa fille, toutes deux praticiennes spécialisées dans les maux particuliers au sexe féminin, furent les médecins exclusifs du Harem de la Cour (24). Le jeune Ibn Zohr représentait l'archétype de l'homme cultivé dans la conception nouvelle du pragmatisme almohade, animée par le souci de la synthèse et la symbiose harmonisante entre sciences islamiques, Art linguistique arabe et technologie. Abou Bekr savait par cœur tout le Sahih d'Al-Bokhari (25), Codex des traditions prophétiques les plus authentifiées et la poésie de (Dhou-er-Rimma), comportant le tiers du patrimoine poétique de la langue arabe.

Le dernier petit-fils Abdellah Ben Abou Bekr clôt la lignée des Beni Zohr et décéda à Rabat en 602 H./ 1205 ap. J. ; à l'âge de vingt cinq ans (26), après avoir été le Maître incontesté de l'Art médical au Maghreb.

Point n'est besoin de noter, que dans nos rapports avec l'Occident Antique, la pensée grecque, que ce soit sur le plan philosophique ou scientifique (notamment médical) a été toujours, jusqu'au siècle dernier, un thème d'attraction, à la fois pour nos savants et nos souverains. Le fameux postulat d'Euclide, grand mathématicien grec du 3<sup>e</sup> siècle avant J.C., est, depuis un millier d'années, la base des études de géométrie à l'Université Karaouyène. Les «Eléments» euclydiens figurent en tête des ouvrages qui ont été commentés et traduits par des dizaines de mathématiciens maghrébins. Le saadien el-Mansour Roi du Maroc (16<sup>e</sup> siècle) qui excellait en algèbre, était passionné par les recherches euclydiennes et médicales, Ibn al-Banna, mathématicien de Marrakech (mort en 1321 après. J.C.) a élaboré une introduction aux Eléments d'Euclide que le roi alaouite Moulay Abderrahman (19<sup>e</sup> siècle) enseignait personnellement à Marrakech. Platon (428-347 avant J.C.), disciple de Socrate et Maître d'Aristote, est l'auteur des «Dialogues», traduits en arabe par le maghrébin el-Blidi. Une nouvelle édition a été publiée à Rabat, par le Bureau de Coordination de l'Arabisa-



tion en 1970. C'est à travers ce Traité célèbre que le Maroc a pu connaître et apprécier la philosophie de Socrate, sur la science morale et la promotion de l'homme. Averroès est aussi le grand commentateur d'Aristote, qui a enseigné au Monde Médiéval, la logique formelle (organon) et l'Éthique aristotéliennes. Sa statue s'érige encore à la Faculté de Médecine de Montpellier (France).

«Ibn ech-Chammah» (de Marrakech du 15<sup>e</sup> siècle) qui a enseigné la logique d'Aristote, fut l'un des grands esprits de la scolastique médiévale. L'œuvre de Claudios Galenos (dit galien) médecin grec à Pergame (vers 131-201) a été le livre de chevet des naturalistes et anatomistes du Maghreb depuis le 10<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. Le compendium de la pensée médicale grecque se résume dans les seize livres de Galien, traduits par le médecin arabe «Honein». Le sévillan Ibn er-Roumia du 12<sup>e</sup> siècle fut le plus grand herboriste de l'époque. Il enrichit la nomenclature de Galenos par les fruits de ses recherches, à la suite d'une longue péripétie à travers l'Andalousie et le Maroc.

Ce travail fut complété par le Codex d'Al-Idrissi, grand géographe et explorateur de Ceuta. L'Andalous «Ibn, Joljol», fameux naturaliste du 10<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, a traduit en arabe l'œuvre de «Diskorites», en y ajoutant une pharmacopée élaborée par les Arabes. Le mouvement de traduction des œuvres grecques débuta en Afrique, au cours de ce même siècle, grâce à la grande école de Médecine de Salerne, édifiée par le sicilo-tunisien constantin. C'est là une fresque en minature, donnant une idée de l'échange millénaire entre la pensée grecque et la pensée arabe, à travers le Maghreb, dont la capitale intellectuelle Fès, a été considérée comme l'Athènes de l'Afrique. Les échanges maghrébins avec les savants romains, notamment sur le plan médical, sont attestés par une récente découverte. Une statue d'Esculape, dieu romain de la médecine, imberbe, a été en effet trouvée à Volubilis- (H.J. Renaud «Esculape», revue mensuelle illustrée des sciences et des arts dans leurs rapports avec les sciences et la médecine, Novembre 1934 (p.270).

L'œuvre entreprise dans le vieux Maghreb, en vue de protéger l'hygiène et la santé publique, loin d'être idéale, n'était cependant pas négligeable pour l'époque. Un maristân était fondé pour la première fois, à Marrakech, sous les Almohades. D'après l'auteur contemporain du «Moojib», (27) il aurait constitué un véritable

hôpital, digne des hôpitaux d'Orient qui furent les seuls à présenter, à cette époque, les garanties requises. Doté d'un personnel qualifié, de médecins réputés, d'un magasin pharmaceutique à jour, il s'érigait au milieu d'un parc florissant, sillonné de ruisseaux limpides, dont l'éternel et paisible murmure était parfois entrecoupé de gazouillements mélodieux. Au milieu d'un site aussi ensorecelant, les malades jouissaient d'un confort d'autant plus varié qu'ils avaient à leur disposition, un costume pour le jour, un autre pour la nuit, variant selon les saisons. En quittant l'hôpital, le convalescent, traité gratis, recevait une allocation qui lui permettait de subvenir à ses besoins, en attendant de reprendre ses forces.

À l'image de l'Andalousie, les dispensaires et les infirmeries se répandirent, bientôt, dans les grands centres. Tolède, en Andalousie, comptait déjà, à elle seule, aux premiers siècles, 400 hôpitaux, d'après l'Américain Victor Robinson.

À Fès, au XIV<sup>e</sup> siècle, un hôpital traitait les neurasthéniques, en essayant d'agir sur les nerfs du patient par la musique andalouse.

On saisit aisément l'importance de telles institutions (28), en constatant que l'Europe était encore au stade de la médecine cabalistique. L'Eglise réprouvait alors, toute médication, comme étant un défi à Dieu qui punissait par le mal physique. Cette ère dite « de la foi » ne prit effectivement fin qu'au début du XII<sup>e</sup> siècle, sous l'influence de la civilisation andalouse (29) qui était alors en plein épanouissement. Il est vrai que, pendant les derniers siècles, le Maghreb lui-même a failli revenir à ce stade, sous l'influence néfaste d'une religiosité dégénérée. Mais cette marque d'ankylose ne fut qu'un des aspects de cette régression souvent superficielle à laquelle les grandes civilisations devaient fatalement s'exposer.

Il est vrai que la médecine était encore à son stade empirique. «Il faut cependant noter - remarque J. Bensimhon (Maroc Médical, septembre 1951) - qu'en de nombreux cas, cette médecine élémentaire et tout empirique, appliquait des traitements dont l'efficacité est, depuis, incontestablement reconnue. C'est ainsi que le malade atteint de rougeole, était enfermé dans une chambre dont les murs et le lit étaient tapissés de tissus de couleur rouge ; le malade lui-même était entouré d'objets rouges et enveloppé de couvertures de la même couleur. Cette photothérapie était encore appliquée par



le Dr. Chatinière et il avait remarqué que, grâce à elle, l'éruption était très atténuée, la fièvre amoindrie et les complications prévenues.»

Mais dans les siècles derniers, l'art médical dégénéra à tel point que les maristans ne devaient plus jouer que le rôle de simples asiles où les patients étaient abandonnés à leur triste sort. Les sciences occultes et le cabalisme ont généralement fini par fausser les lois de la médecine, qui revient de plusieurs siècles, en arrière. Rares devenaient les médecins animés d'un esprit réellement scientifique, comme les Avicenne, les Averroès et les Avenzoher. L'humanité ne saurait oublier que c'est Avicenne qui a jeté les fondements de l'embryologie moderne, en procédant à la dissection de l'embryon et, l'analyse minutieuse de ses divers organes. Il est le premier à avoir révélé le mécanisme de l'afflux sanguin : le Syrien Ibn Nafis découvrit trois siècles plus tard, le système de la circulation pulmonaire dite «petite circulation». Mais

déjà, au XII<sup>e</sup> siècle, le maghrébin Averroès esquissait dans ses «Kolliât», le schéma de la grande circulation du sang, préparant ainsi le terrain à la théorie de William Harvey, sur le système sanguin de l'homme. Dans un passage célèbre du Canon d'Avicenne (T2 p. 44), la méningite est signalée, pour la première fois, avec une description précise de ses symptômes et de son état évolutif. Les différentes théories d'Avicenne devaient bouleverser certaines données grecques, telle l'analyse des causes qui déterminent la congestion cérébrale, l'usage de la glace dans la thérapeutique contre la fièvre ainsi que les injections hypodermiques et la chloroformisation du patient, avant les opérations chirurgicales (Ibn Khallikâne t1 p. 312).

C'est là une fresque palpitante de l'apport maghrébin en particulier et arabo-islamique, en général, dans cette branche de la connaissance humaine.

“ ”

(1) Cette Université a été créée en 1426.

(2) Mœurs et coutumes des Musulmans. Gautier p. 245

(3) Al-Qifti p. 130

(4) se référer à Nihâyat er-Rotba d'Abderrahmane Chaâraoui (manuscrit).

(5) «Averroès, dans ses commentaires d'Avicenne, préconise, comme on le fait maintenant, le changement de climat dans la phtisie : il indique comme stations hivernales l'Arabie et la Nubie» (Civilisation des Arabes, p. 531).

(6) Avenzoer «simplifia l'ancienne thérapeutique et montra que la nature, considérée comme une force intérieure réglant l'organisme, suffit généralement, à elle seule, pour guérir les maladies» (Ibid p. 530).

(7) Parmi les médecins de Youssef l'almohade, l'auteur du Kirtâs cite le vizir Abou Merouan Abdel Malek le Cordouan (T. II p. 176).

(8) Famille de médecins au Maroc : Al-Karramioune, d'origine semlalienne, dont l'ancêtre est le célèbre Abou Bekr Ben El Arabi (réf. Bouchârât Azzaïrine).

(9) Le Docteur RENAUD a publié une étude intitulée «Un essai de classification botanique dans l'œuvre d'un médecin marocain du XVI<sup>e</sup> siècle dans «Publication de l'institut des H.E. M.T. XVIII, p. 195, sur «Hadiqat al Azhar» dont l'auteur se nomme Qâsim ben Mohamed Al Wazir al-Ghassâni, qui fut médecin du Sultan saâdien Ahmed El-Mansour. Cet ouvrage se distingue, d'après RENAUD, par «la méthode très claire» de la description botanique qui «a souvent une allure originale»... Al-Ghassani manque rarement d'indiquer les gîtes des espèces qui croissent à proximité de Fèz. Le Hadiqat nous documente «sur la plupart des produits pharmaceutiques à Fèz... C'est un essai vraiment intéressant de la classification à trois degrés qui apporte dans la description des plantes de la vieille pharmacopée orientale un élément nouveau».

(10) Avancée par Al-Marrakchi dans son Moojib

(11) Nefh et-Tib T. I p. 445

(12) Il décommandait les bains de vapeur dans toute thérapeutique, sous prétexte qu'ils infectent le corps et troublent la «composition des humeurs» (voir Ibn Abi Oçaïbiâh, 'Oyoun el-Anbâa T 2 p. 64).

(13) traduit et publié par Colin (Paris, 1911).



(14) Il existe à la Bibliothèque de l'Ecole des Langues Orientales, à Paris, un exemplaire édité en 1531 ap. J. comportant aussi le (Colliget) d'Averroès.

(15) Manuscrit de la Bibliothèque générale de Rabat, comportant 185 feuillets.

(16) Manuscrit à la B.N. de Paris no 2959 et un autre à l'Escorial (rédigé selon Raynaud en arabe et écrit en caractères hébreux. L'ouvrage a été rédigé en 515 H.

(17) Il recommandait, entre autres l'ouverture d'une veine pour saigner, pour les vieillards aussi bien que pour les enfants. (le cas de son fils âgé de trois ans).

(18) Il fit planter une vigne qu'il arrosait d'eau comportant des éléments purgatifs : le Calife qui abhorrait toute médication purgative ou même laxative, en mangeait les fruits, sans s'en rendre compte.

(19) Se référer à Ibn Abi Oçaïbiah T. 2 : 66).

(20) D'après Ibn Abdel Malik dans son ed-Dhâil Wat-Takmilah)

(21) aussi bien au Maghreb (voir Epître d'Ibn Saïd, annexée à celle d'Ibn Hazm sur la primauté des Uléma andalous) qu'au Machrek (Naf'h et Tib T. 2 p. 778).

(22) Civilisation des Arabes, Gustave le Bon p. 530

(23) Il fut traduit de l'hébreu (manuscrit de Leyd), puis en Italien (1260 ap. J.).

(24) Ibn Abi Oçaïbiah T. 2 p. 67

(25) Al-Anis al-Motrib T. 2 p. 180

(26) Ibn Abi Oçaïbiah (T. 2 p. 74)

(27) Parlant de cet hôpital, Abdelwahid el Merrakchi dit que Youssef «commença par choisir un vaste emplacement dans la partie plane de la ville. Il y fit planter toutes sortes d'arbres d'agrément et d'arbres fruitiers. L'eau y fut amenée en abondance et autour de toutes

les chambres, sans préjudice de quatre bassins situés au centre de l'établissement et dont le principal était en marbre... Une rente quotidienne de trente dinars fut assignée pour la nourriture proprement dite, indépendamment des remèdes, drogues, onguents et collyres. Provision de vêtements de jour et de nuit, d'été et d'hiver pour les malades. Après sa guérison, le pauvre recevait, en sortant, une somme d'argent pour vivre jusqu'au moment où il pourrait se suffire... tout étranger tombé malade à Marrakech y était porté et soigné jusqu'à son rétablissement. Tous les vendredis, le prince, après la prière, s'y rendait à cheval pour visiter les malades et prendre des nouvelles de chacun... (Millet, Les Almohades, p. 130.)

Cet hôpital «non seulement, dit Millet en 1925 - laissait bien loin derrière lui les maladies et les hôpitaux de notre Europe chrétienne, mais ferait encore honte aujourd'hui aux tristes hôpitaux de la ville de Paris» (Ibid, pp. 129-130).

D'autres hôpitaux pourvus des mêmes dotations et des mêmes médecins et infirmiers salariés ont été édifiés par le Mérinide Yacoub (Eddhakhira, p. 100).

(28) La propreté, autre mesure préventive contre les maladies, fait partie du dogme même de l'Islam. Parlant du Sud du Maroc, Doutte affirme que la propreté «n'est pas un vain mot dans les Doukkala qui se distinguent, entre toutes les tribus du Haouz, par les soins qu'ils donnent à leur personne : on les voit continuellement en train de se laver. Il y a, sans doute, beaucoup de peuples civilisés dont on ne pourrait pas en dire autant» (Ibid, p. 242)

(29) «... en 1760, quelques personnes (en Espagne), ayant timidement proposé de débayer les rues de Madrid des immondices dont elles étaient pleines et qui infectaient la ville, le corps médical protesta avec énergie, alléguant que leurs pères, hommes sages, sachant ce qu'ils faisaient, ayant vécu dans l'ordure, on pouvait bien continuer à y vivre : que déplacer les immondices serait, du reste, tenter une expérience dont les conséquences étaient impossibles à prévoir» («Civilisation des Arabes, p. 638).